

8 13.

TAMBOUR BATTANT

COMÉDIE-VAUDEVILLE

EN UN ACTE,

PAR

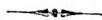
MM. A. DECOURCELLE, TH. BARRIÈRE ET L. MORAND,

REPRÉSENTÉE, POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉÂTRE DE
LA MONTANSIER, LE 30 OCTOBRE 1851.

DISTRIBUTION DE LA PIÈCE.

ANTÉNOR DUROSEAU, peintre..... M. RAVEL.
CONSTANTINE CAVALIER..... M^{lle} CICO.
ROSE BRIQUETTE, femme de chambre de Constantine. M^{lle} ALINE DUVAL.

La scène est de nos jours, à Paris.



Un salon. Au fond, deux portes; entre les deux portes, une cheminée avec tige en glace sans tain, derrière laquelle on aperçoit la salle à manger. Portes latérales à droite et à gauche, premier plan. Fenêtres à droite et à gauche, deuxième plan. A droite, premier plan, un bureau; à gauche, premier plan, un guéridon. Deux fauteuils près de la cheminée, et, de chaque côté, une panoplie moderne. Chaises près de la table et du guéridon.

SCENE I.

CONSTANTINE, ROSE, *Constantine assise au fond et lisant; Rose à la fenêtre de gauche.*

CONSTANTINE.*

Rien, toujours rien.

ROSE, *regardant au dehors.*

Ah! voilà le général qui entre dans la cour des Tuileries. (*Elle salue militairement.*) Allons donc, tambours! (*Elle fait un geste de tambour-major; puis, elle bat aux champs sur les carreaux, en s'accompagnant de la voix.*) Plan, ranplan, plan plan.

CONSTANTINE.

Briquette!...

ROSE, *sans l'entendre.*

Ah! voilà le défilé qui commence. (*Elle fredonne un pas accéléré.*)

CONSTANTINE, *plus fort.*

Briquette!...

ROSE.

Colonel? (*Elle s'avance vers sa maîtresse, en marchant au pas.*)

CONSTANTINE.

Tu prendras chez mon libraire le dernier album d'Horace Vernet.

ROSE.

Pourquoi donc faire?

CONSTANTINE.

J'y trouverai peut-être enfin le portrait de mon pauvre frère. Mon oncle m'a assuré qu'il a été fait par un des peintres qui suivaient l'armée d'Afrique... mais, lequel? voilà ce que j'ignore. (*Elle reprend sa lecture.*)

ROSE, *regardant par-dessus son épaule.*

Page 114... Comment, mademoiselle, vous êtes toujours au même passage? à la prise de Blidah.

* Rose, Constantine.

CONSTANTINE.

N'est-ce pas là...

ROSE.

Que vous avez perdu votre frère, le capitaine Cavalier; et moi, mon second mari*, Bou-Taba, tirailleur indigène? Eh bien, oui, c'est là! et puis après?... ils ne sont pas morts du croup, n'est-ce pas? ils n'ont pas montré les talons?... ils ont reçu la chose en pleine poitrine... honneur aux braves!.. un roulement!.. et voilà!.. maintenant, donnez-moi le bouquin, et qu'il n'en soit plus question.

CONSTANTINE.

Tu as donc oublié nos conventions?

ROSE.

Oh! je sais bien... tous les jours, de dix heures à midi, je vous permets de donner un pleur au passé; et, en revanche, vous consentez que, de midi à deux heures, je redevienne Briquette la vivandière; mais, si vous m'en croyez, mademoiselle, à partir de demain, nous en resterons là... vous ne lirez plus; et moi... je ne fumerai plus.

CONSTANTINE.

Nous verrons.

ROSE, *soupirant*.

Ah! ce sera un fort sacrifice, allez! (*Montrant une pipe turque.*) Car, c'est tout ce qui me reste du passé et de mes deux époux.

AIR de la Colonne.

Temps bienheureux des courses dans la plaine
 Où nous avions not' sac pour oreiller,
 Où le clairon, quand l' jour s' levait à peine,
 A grand fracas venait nous réveiller;
 A ton souv'nir j' sens mes yeux se mouiller.
 En vains regrets ma vie est consumée,
 Et je maudis mon repos chaque jour,
 Car de c' passé d' coups d' fusils et d'amour,
 Il ne m' reste que la fumée.

CONSTANTINE.

Eh bien, réjouis-toi, ma fille! car bientôt, peut-être, nous rentrerons sous les drapeaux.

ROSE, *avec joie*.

Mille tonnerres!

CONSTANTINE.

Eh! là-bas! il n'est pas encore midi.

* Constantine, Rose.

TAMBOUR BATTANT.

ROSE.

C'est juste, mademoiselle, je voulais dire : quoi ! vous auriez eu cette honnête pensée ?

CONSTANTINE.

Je l'ai eue ; et c'est pour cela que je donne congé de ce logement ; car le régiment de mon oncle part dans six semaines pour l'Afrique et nous partirons avec le régiment.

ROSE.

Oh ! mille noms... non ! il n'est pas midi.. oh ! je pourrai donc rerevêtir mon pantalon, ma carabine et mon petit tonneau. (*Elle montre à la panoplie les objets qu'elle nomme.*) Et vous, mademoiselle, qui sait, peut-être que là-bas un petit hussard blond... ou un grand dragon brun...

CONSTANTINE.

Oh ! jamais, par exemple !

ROSE.

Je conçois ça, avec les militaires, il y a ça d'embêtant, c'est que ça n'est pas de durée... à preuve, mes deux vainqueurs : Ben-Voyou et Bou-Taba... Enfin ! mais, d'un autre côté épouser un pékin...

CONSTANTINE.

Ni pékin, ni militaire... je ne veux pas me marier ; les hommes m'ennuient.

ROSE.

Ah ! que je comprends ça !

CONSTANTINE.

Ils manquent d'imprévu... Ils sont tous les mêmes : et, si jamais j'en viens à aimer quelqu'un, c'est que ce quelqu'un-là ne ressemblera pas à tout le monde.

ROSE.

Mamzelle, j'en connais un, dans le train, qui a des yeux jaunes et des cheveux verts.

CONSTANTINE.

Je ne parle pas du physique ; je parle des relations... et des façons d'agir.

ROSE.

Oui, mamzelle.

CONSTANTINE.

D'abord, s'il me faisait la cour, ça m'ennuierait, et je le mettrais à la porte ; et s'il avait la prétention de m'obtenir sans me faire la cour... je l'y mettrais également.

ROSE.

Oui, colonel.

CONSTANTINE.

Enfin...

AIR de la Fille du régiment.

Je veux qu'il fasse en un seul jour
 Ce que les autres font en mille ;
 Je veux qu'il me fasse la cour...
 D'une façon discrète, habile ;
 Je veux qu'il m'aime éperdûment,
 Subitement... tambour battant...
 Et que je l'aime à l'instant même ;
 Car voilà, oui voilà, oui voilà
 Comment, moi, j'entends, oui j'entends
 Le sentiment.
 Car voilà,
 Oui, voilà, (*ter*)
 Comment il faut que l'on m'aime,
 je veux que l'on m'aime!
 Comment j'entends qu'on aime!

ENSEMBLE.

Car voilà,
 Oui, voilà... etc.

Tel est mon caractère !

ROSE.

Tant mieux ! ça fait que nous reprendrons du service, ventre-bleu !

CONSTANTINE.

Eh bien ?

ROSE, *regardant la pendule.*

Mamzelle, il ne s'en faut plus que de dix minutes.

CONSTANTINE.

A propos, a-t-on mis l'écrêteau à la porte ?

ROSE.

Oui, mamzelle ; on l'a accroché ce matin... Appartement fraîchement décoré à louer... Présentez armes... (*Se reprenant.*)
Présentement.

CONSTANTINE.

Comment ! présentement?... Je ne déménage qu'au demi-terme.

ROSE.

C'est juste !... je le dirai au portier.

CONSTANTINE.

C'est bien. Je vais à ma toilette... je monte à cheval à quatre heures.

ROSE.

Oui, colonel. (*Constantine entre à gauche.*)

SCENE II.

ROSE, seule, la regardant s'éloigner.

A la bonne heure au moins !

AIR de Julie (Plus de Jeudi).

En fait de femm's, voilà comm' je les aime,
 Jamais d' vapeurs, la gaité d'un pinçon ;
 Ça n' vous a pas la figur' pâle et blême,
 Ça monte à ch'val, ça nag' comme un poisson...
 C'est vigoureux de cœur, de corps et d'âme,
 Comme un ancien ça manie un mousquet,
 Ça tir' l'épée, le sabre et l' pistolet !
 Voilà c' que j'appelle une femme.

(*L'heure sonne.*)Midi !... enfin ! (*Chantant :*)

Le jour de gloire est arrivé !...

Nous allons en griller une !... (*Elle allume sa pipe et se promène gravement en fumant, les mains derrière le dos.*) Quand je pense qu'il y a des gens bien proportionnés, jouissant de leurs droits civiques et de toutes leurs facultés... et qui ne fument pas !... Quelle drôle de chose !... Moi, si je n'avais pas de tabac, je crois que je fumerais des salsifis ! ma parole d'honneur. (*On frappe.*) Entrez ! (*Elle s'assied à gauche.*)

LE CONCIERGE, entrant.

Mademoiselle Briquette ! c'est un monsieur qui demande à voir l'appartement.

ROSE.

Eh bien ! qu'il pénètre. Je me charge de ce monsieur.

LE CONCIERGE.

Entrez, monsieur. (*Anténor paraît. Le concierge sort.*)

SCENE III.

ROSE, ANTÉNOR.

ANTÉNOR, flairant autour de lui.

Hon !... on dirait que les cheminées fument.

ROSE.

Non, monsieur, c'est moi.

ANTÉNOR.

Tant mieux !

* Rose, Anténor.

SCÈNE III.

7

ROSE.

Et je ne fais pas partie de l'immeuble.

ANTÉNOR.

Tant pis !

ROSE.

Monsieur, je n'aime pas les fadeurs.

ANTÉNOR.

Oh ! ne vous fâchez pas ; j'ai dit ça comme j'aurais dit autre chose... car vous ne me plaisez pas... vous êtes gentille... mais vous ne me plaisez pas.

ROSE, *riant.*

Je le regrette. (*Elle continue à fumer.*)

ANTÉNOR, *toussant.*

Dites donc, jeune homme, est-ce que vous avez mal aux dents ?

ROSE.

Parce que je fume?... Ne faites pas attention, c'est mon heure.

ANTÉNOR.

Votre heure ?

ROSE, *lui versant un petit verre.*

A votre santé, monsieur... Vous vous appelez ?

ANTÉNOR.

Anténor Duroseau.*

ROSE.

A votre santé, monsieur Duroseau.

ANTÉNOR, *regardant son verre.*

Qu'est-ce que c'est que ça ?

ROSE.

C'est du mêlé.

ANTÉNOR.

Ah ! fort bien !... c'est un breuvage très-distingué. (*Il trinque avec Rose ; à part.*) C'est une femme de lettres.

ROSE.

Monsieur est militaire ?

ANTÉNOR.

Non... et vous ?

ROSE.

Moi ! j'ai servi cinq ans...

Anténor, Rose.

Ah !

ANTÉNOR.

Dans les zéphyrs.

ROSE.

Ah !... une jolie arme !

ANTÉNOR.

Rose Briquette, ex-vivandière... veuve Ben-Voyou et Bou-Taba.

ROSE.

Je vous en félicite. (*Changeant de ton.*) Nous disons donc que ceci est le salon ! *

ANTÉNOR.

Lui-même !

ROSE.

C'est assez mal tenu, mais c'est gentil... Est-ce qu'il n'y a que ça ?

ANTÉNOR.

ROSE, *se levant.*

Que vous êtes bête !

ANTÉNOR.

Ah ! mais dites donc, vous ? est-ce que nous avons gardé.... la frontière ensemble ?

ROSE.

Ne faites pas attention... l'habitude des camps... (*Montrant la porte du fond à droite.*) La pièce par laquelle vous êtes entré est la salle à manger.

ANTÉNOR.

Ah ! il faut passer par la salle à manger pour...

ROSE.

Oui, monsieur.

ANTÉNOR.

C'est très-commode ça, parce que si quelqu'un vient pendant qu'on est à table... on est forcé de l'inviter.

ROSE, *montrant la porte du fond à gauche.*

Ceci est la chambre à coucher.

ANTÉNOR.

Ah ! voyons la ch...

ROSE.

Mais vous ne pouvez pas entrer... le lit n'est pas fait.

ANTÉNOR.

Il est habité ?

* Rose, Anténuor.

ROSE.

Non, monsieur, mais...

ANTÉNOR.

Alors, je n'insiste pas.

ROSE, désignant la porte du deuxième plan à gauche.
Voici le cabinet de toilette... *

ANTÉNOR, faisant un pas.

Ah!

ROSE.

Mais vous n'aurez sans doute pas l'indiscrétion...

ANTÉNOR.

Je n'insiste pas. (*A part.*) Quelle drôle de manière de montrer les appartements!

ROSE.

D'ailleurs, ma maîtresse s'habille. (*Elle s'assied près du guéridon.*) **

ANTÉNOR.

Ah! vous avez une maîtresse? vous êtes bien heureuse!... moi, je n'en ai pas.

ROSE.

Qu'est-ce qui vous en empêche?

ANTÉNOR.

Mais, rien du tout. (*Rose a rempli deux verres et lui en offre un.*)

ROSE.

A votre santé, m'sieu.

ANTÉNOR, s'asseyant.

Ah!... seconde tournée... A la vôtre. (*Il trinque et boit.*) — (*A part.*) Quelle drôle de manière de montrer des appartements! (*Haut.*) Est-ce qu'elle est demoiselle, votre bourgeoise?

ROSE.

Oui, monsieur.

ANTÉNOR.

C'est comme moi.

ROSE.

Vous êtes?...

ANTÉNOR.

Je suis garçon.

ROSE.

Ça me fait bien plaisir.

* Anténor, Rose.

** Rose, Anténor.

ANTÉNOR.

Moi pas.

ROSE.

Eh bien t mariez-vous.

ANTÉNOR.

Je me marierai, si je veux.

ROSE, *riant*.

Oh ! je ne crois pas qu'on vous prenne de force.

ANTÉNOR.

Vous auriez tort de l'essayer... Essayez donc.

ROSE, *riant*.

Moi ? — Mais, assez causé comme ça. — Êtes-vous décidé ?

ANTÉNOR.

A quoi ?

ROSE.

Je vous demande si ça vous convient ?

ANTÉNOR.

Quoi ?

ROSE.

Le logement.

ANTÉNOR.

Quel logement ?

ROSE.

Celui que je viens de vous montrer, parbleu ! (*Elle se lève.*)ANTÉNOR, *se levant*.

Ah ! celui que vous venez de me... — Oui, il me conviendrait... assez... si je l'avais vu.

ROSE.

Allons, puisqu'il faut vous mettre les points sur les I, je vais prévenir mamzelle Cavalier. *

ANTÉNOR.

C'est un joli nom... Mais, pardon ; c'est que ce logement, il me le faudrait bientôt.

ROSE.

Il sera libre au demi-terme.

ANTÉNOR.

Au demi-terme?... c'est dans six semaines, n'est-ce pas ?

ROSE.

Sans doute !

* Anténor, Rose.

ANTÉNOR.

Oh ! il me le faudrait plus tôt que ça.

ROSE.

Quand donc ?

ANTÉNOR.

Mais dans dix minutes.

ROSE.

Dix minutes !...

ANTÉNOR.

Un quart d'heure... Je vous donne un quart d'heure.

ROSE.

Plait-il ?

ANTÉNOR.

C'est que mes meubles sont en bas, dans une tapissière, et vous comprenez...

ROSE, *riant*.

Par quel hasard ?

ANTÉNOR.

Voilà ce que c'est : J'avais donné congé, il y a trois mois, et, le même jour, j'étais parti pour un voyage, sans penser à retenir un autre logement. Mon absence s'est prolongée; et, ce matin, 15 octobre, comme j'arrivais chez moi, mon successeur se disposait à prendre possession de mon toit.

AIR du Verre.

J'étais dans un grand embarras,
 Car je n'avais plus de demeure,
 Quand j' vis sa tapissière en bas,
 Et ma foi ! je l'ai prise à l'heure.
 Bref ! il me faut absolument
 Un appartement, une chambre,
 Car je serais fâché vraiment
 De ne me coucher qu'en décembre.

ROSE, *riant*.Ah ! vous êtes un drôle de bonhomme, vous !... Mais, j'entends ma maîtresse ; tâchez de vous arranger avec elle. (*Constantine paraît à la porte de gauche.*)ANTÉNOR, *à part*.

Elle est très-bien, mamzelle Cavalier.

ROSE.

Mamzelle, ce monsieur vient pour le logement... seulement, il a l'air d'en être un peu pressé.

CONSTANTINE.

C'est bien. — Va tout préparer, et vivement...

ROSE.

Oui, mamzelle. (*Bas.*) C'est un pékin, mais il est bien drôle.
(*Elle sort.*)

SCÈNE IV.

ANTÉNOR, CONSTANTINE, *elle est en amazone.**

CONSTANTINE.

Monsieur...

ANTÉNOR.

Fichtre ! les beaux yeux !

CONSTANTINE.

Vous dites ?

ANTÉNOR.

Je disais... à part... Fichtre ! les beaux yeux !

CONSTANTINE.

Monsieur, je vous prie de mesurer vos paroles.

ANTÉNOR.

Mais, c'est ce que je fais... je les mesure... à la beauté du sujet.

CONSTANTINE.

Ah ça, monsieur ?

ANTÉNOR.

Oh ! voyez-vous, mademoiselle, si je vous trouvais laide, je vous le dirais... Je suis la franchise même... Demandez plutôt à votre planton... Non, à votre brosseur... non, à votre femme de chambre.

CONSTANTINE.

Pardon, monsieur, mais vous n'êtes pas venu, je pense, pour me faire des compliments ?

ANTÉNOR.

J'avoue que je n'étais pas venu pour ça ; mais si je reviens, ce ne sera pas pour autre chose.

CONSTANTINE.

Vous cherchez un logement ?

ANTÉNOR.

Oui ; et je cherche aussi une femme.

CONSTANTINE.

Le logement sera libre dans six semaines, monsieur. **

* Anténor, Constantine.

** Constantine, Anténor.

Et la femme ?

ANTÉNOR.

Toute sa vie.

CONSTANTINE.

Ah !

ANTÉNOR.

Cela vous contrarie ?

CONSTANTINE.

Moi ? pas du tout, mademoiselle ; car je ne vous aime pas.

ANTÉNOR.

Ça se trouve bien.

CONSTANTINE.

Je vous aurais peut-être aimée, mais j'ai un amour dans le cœur.

ANTÉNOR.

Tant mieux pour vous.

CONSTANTINE.

Tant pis ; car cette passion abrégera mes jours.

ANTÉNOR.

Si elle pouvait abrégier votre visite !..

CONSTANTINE.

Vous êtes franche aussi, mademoiselle ; j'adore ça, moi.

ANTÉNOR.

Eh ! monsieur, c'est que votre conduite est si étrange.. ne pouvez-vous aller conter vos amours à d'autres ?

CONSTANTINE.

Je ne connais personne à Paris.

ANTÉNOR.

Savez-vous, monsieur, que je perds patience, à la fin ?

CONSTANTINE.

Hélas ! mademoiselle, moi j'ai perdu l'espoir, c'est encore bien pis !

ANTÉNOR.

Monsieur, je désire être seule.

CONSTANTINE.

Ah ! c'est de l'égoïsme !

ANTÉNOR.

Je vais appeler mes domestiques, monsieur.

CONSTANTINE.

ANTÉNOR.

Oh ! ne les dérangez pas pour moi, je vous en prie. (*Constantine rit.*) Ah ! vous avez ri, vous êtes désarmée.

CONSTANTINE.

Pas du tout, monsieur, au contraire.

ANTÉNOR.

Au fait, vous avez raison ; car, en souriant, vous découvrez des armes nouvelles.

CONSTANTINE.

Vous faites des madrigaux ?

ANTÉNOR.

Oui, mademoiselle, mais ce n'est pas mon état... Je suis peintre... Anténor Duroseau, élève d'Horace Vernet.

CONSTANTINE.

Vous peignez des batailles ?

ANTÉNOR.

Avec quelques succès.

CONSTANTINE, *souriant.*

Vous avez du talent ?

ANTÉNOR.

Beaucoup.

CONSTANTINE.

Autant que de modestie ?

ANTÉNOR.

Encore plus.

CONSTANTINE, *à part.*

Quel drôle de citoyen !

ANTÉNOR.

Ah ! c'est une histoire bien étrange que celle que vous ne voulez pas que je vous raconte ! Figurez-vous que j'étais allé à Châteauroux pour recueillir un petit héritage... ah ! pourquoi ai-je quitté Châteauroux !

CONSTANTINE.

Ah ! oui, pourquoi ?

ANTÉNOR.

Je vais vous le dire.

CONSTANTINE, *s'asseyant à gauche.*

Je n'y tiens pas !...

ANTÉNOR.

Ça ne fait rien, je continue... Je quitte donc Châteauroux...

CONSTANTINE.

Vous savez que je n'entends pas ?

ANTÉNOR.

Je vais parler plus haut : je quitte donc Châteauroux... (*Il s'as-*

sied à droite.) un certain soir qu'il ne faisait pas de lune... c'était le 10 juillet dernier.

Le 10 juillet!...
CONSTANTINE, *surprise.*

ANTÉNOR.

Oh! ce n'est rien encore... Je monte dans la diligence de Toulouse...

CONSTANTINE.

Bah!

ANTÉNOR.

Oh! si ce n'était que ça!... Il faisait si noir dans le coupé que je me crus seul un moment... mais peu à peu, mes yeux s'étant habitués à l'obscurité, et mon pied ayant rencontré... un confrère... je découvris, dans le coin opposé, une forme humaine, dont je dus laisser jusqu'à nouvel ordre le sexe en litige... car cette forme était littéralement noyée dans les milliers de plis d'un caban... omnibus... Je crus, d'abord, être en compagnie d'un affreux bédouin... Honteuse erreur! j'étais en tête-à-tête avec une femme... charmante!

CONSTANTINE.

Charmante!... la lune s'était donc levée?

ANTÉNOR.

Au contraire... il faisait noir... comme un charbonnier!

CONSTANTINE.

Alors, comment avez-vous pu distinguer?

ANTÉNOR.

Je n'ai rien distingué du tout... mais je suis sûr qu'elle est charmante... c'est un pressentiment, une idée fixe... je le parierais.

CONSTANTINE.

Vous pourriez perdre.

ANTÉNOR, *se levant et allant près d'elle.*

Voulez-vous parier?

CONSTANTINE, *se levant.*

Non... car il est possible... après tout... *

ANTÉNOR.

Comme ça, vous ne voulez pas parier?

CONSTANTINE.

Non... ma foi non.

ANTÉNOR, *avec un sérieux comique.*

Alors, mademoiselle, je trouve très-déplacé que vous veniez

* Anténor, Constantine.

me débiter une femme que vous ne connaissez pas, à moi qui l'aime, qui l'estime... et qui ai juré de l'épouser.

CONSTANTINE.

Comment ! vous lui avez juré ?...

ANTÉNOR.

Pas à elle ; mais c'est un petit serment que je me suis fait à moi-même... et que je tiendrai. Je continue. Seulement, je vous prévienne que la fin de mon histoire est stupide.

CONSTANTINE, *riant*.

Je m'en rapporte bien au commencement. (*Elle remonte et va s'asseoir au fond, près de la cheminée.*)

ANTÉNOR.

Je dois vous dire d'abord, pour l'intelligence des faits, qu'il m'est impossible de dormir en diligence.

CONSTANTINE.

Ah ! je ne l'aurais pas cru.

ANTÉNOR.

Plait-il ?

CONSTANTINE.

Rien... Je vous écoute.

ANTÉNOR.

Et, quand je voyage, avant de monter en voiture, j'ai l'habitude de prendre une certaine dose d'opium... Je sais ce qu'il m'en faut... Tant de kilomètres, tant de centigrammes.

CONSTANTINE.

Ah ! fort bien !

ANTÉNOR, *s'asseyant près d'elle*.

Mon caban semblait dormir profondément. Profitant de l'occasion, je portai sa main charmante à mes lèvres... et...

CONSTANTINE.

Je sais.

ANTÉNOR.

Hein ?

CONSTANTINE.

Je... je devine... Elle se réveilla ?

ANTÉNOR.

Pas le moins du monde.

CONSTANTINE.

Enfin, monsieur ?

ANTÉNOR.

Enfin, j'étais en train de compulsier, de mémoire, les faits et

gestes de Faublas, Richelieu et autres petits coquins... pour voir si je ne trouverais rien d'applicable à ma situation... quand, tout à coup, je sens mes forces qui s'en vont, mes jambes qui s'allongent, mes idées qui se raccourcissent, et mes yeux qui diminuent... de diamètre et de circonférence.

CONSTANTINE, *riant, et se levant.*

C'était l'opium !

ANTÉNOR, *se levant.*

Oui, mademoiselle, c'était l'opium qui faisait son devoir de narcotique efficace, mais inintelligent. Et, quel songe ! (*Constantine s'est levée et a été s'asseoir à droite près du bureau.*)

AIR : *Ce que j'éprouve.*

Ce fut un songe oriental,
Plein de minarets, de mosquées,
Plein de femmes très-peu... masquées,
Une sorte de carnaval,
Moins le costume et moins le bal.
Parmi ces houris très-accortes,
Dont l'œil bleu pour moi s'animait,
La plus belle déjà m'aimait...
Mais mon rêve finit aux portes
Du paradis de Mahomet.

Quand je me réveillai, le burnous avait disparu, et j'étais seul dans le coupé.

CONSTANTINE, *se levant.*

Est-ce tout ?

ANTÉNOR.

C'est tout !

CONSTANTINE.

Quoi ! c'est là le dénouement de votre roman ?

ANTÉNOR.

Jusqu'à présent.

CONSTANTINE.

Vous espérez donc revoir la personne ?

ANTÉNOR.

La revoir ? non, puisque je ne l'ai pas encore vue ; mais la voir.

CONSTANTINE.

Vous savez donc son nom ?

ANTÉNOR.

Non.

CONSTANTINE.

Alors quel moyen comptez-vous employer pour...

ANTÉNOR.

J'ai une pièce de conviction... un objet laissé par elle dans la voiture, et qui ne me quitte jamais. Quand je vais dans le monde, je le tire de temps en temps de ma poche, comme ceci ; et si je rencontre mon inconnue, elle ne pourra s'empêcher de dire en le voyant...

CONSTANTINE.

Mon pistolet !

ANTÉNOR.

Précisément ; alors...

CONSTANTINE.

Alors ?

ANTÉNOR.

Alors, je lui demanderai sa main et je l'épouserai quinze jours après. J'ai fait venir exprès mes papiers, pour ne pas la faire attendre.

CONSTANTINE.

Et si elle vous rit au nez ?

ANTÉNOR.

J'attendrai qu'elle ait fini.

CONSTANTINE.

Et si elle est mariée ?

ANTÉNOR.

J'attendrai qu'elle ait fini... Ah ! non, au fait... Eh bien ! je me furrerai dans la bouche ce petit souvenir, et... (*Apercevant sur la table de droite un pistolet pareil à celui qu'il tient.*) Ah ! mon Dieu !

CONSTANTINE.

Qu'y a-t-il* ?

ANTÉNOR, *prenant le pistolet.*

Pareil ! C'est le pareil ! Les deux font la paire... Mais alors, mon Arabe, mon inconnue, mon burnous... c'était donc vous ?

CONSTANTINE.

Eh bien ! oui, monsieur, c'était moi ; après ?

ANTÉNOR.

Mais alors, je suis le plus heureux des hommes !

CONSTANTINE.

Bah !

* Constantine, Anténor.

ANTÉGOR.

Je cours à la mairie !

CONSTANTINE.

Pourquoi donc faire ?

ANTÉGOR.

Mais pour faire coller nos bans dans la petite machine de bois où il y a un grillage.

CONSTANTINE.

Ah ça, monsieur, ôtes-vous fou ?

ANTÉGOR.

Je vous aime tant !

CONSTANTINE.

Tout à l'heure, vous me disiez le contraire.

ANTÉGOR.

Tout à l'heure, je ne savais pas que vous fussiez *vous*, c'est-à-dire *elle* ! et si je ne vous aimais pas, c'était mon amour pour *vous* qui m'en empêchait. C'est clair.

CONSTANTINE.

Voyons, monsieur, nous avons assez ri comme ça ; parlons du véritable but de votre visite, parlons du logement.

ANTÉGOR.

Oui, parlons de notre logement.

CONSTANTINE.

Un salon...

ANTÉGOR.

Dont vous serez la reine !

CONSTANTINE.

Une salle à manger...

ANTÉGOR.

Où nous ferons le repas de noce. Elle est grande !

CONSTANTINE.

Une chambre à coucher...

AIR de Laurin.

Un boudoir...

ANTÉGOR.

Où nous n' boud'rons pas,

Où je pourrai de mon épouse

Admirer les charmants appas,

Ses yeux, sa taille d'Andalouse ;

Sa main blanche, son pied cambré

TAMBOUR BATTANT.

Sous le bas blanc qui le renferme...

CONSTANTINE, *riant et montrant le boudoir.*

Le tout fraîchement décoré...

Et libre pour le demi-terme. (*Sans le bis.*)

ANTÉNOR.

Ah! si vous continuez ainsi, nous ne pourrons jamais nous entendre.

CONSTANTINE.

Vous vous entendrez avec le propriétaire.

ANTÉNOR.

Mademoiselle, si vous ne finissez pas de me torturer, je me brûle la cervelle... dans trois minutes.

CONSTANTINE.

Vous êtes bien assez indiscret pour cela.

ANTÉNOR.

Ah! charmant! (*Il lui baise la main.*)

CONSTANTINE.

Monsieur, vous m'insultez.

ANTÉNOR.

Je vous aime tant! (*Il lui prend la taille.*)

CONSTANTINE.

Insolent! (*Elle lui donne un soufflet.*)

ANTÉNOR.

Adorable!

CONSTANTINE.

Plait-il!

ENSEMBLE.

AIR des Culottières.

ANTÉNOR, *seul d'abord.*

Ce soufflet m'amorce,

J'en suis enchanté;

Car j'aime la force

Jointe à la beauté.

CONSTANTINE.

En vain je m'efforce

De le rebuter;

Ce soufflet l'amorce,

Loin de l'irriter.

Un nouvel outrage,

Et c'est fait de vous!

ANTÉNOR.

Tout ça m'encourage,
J'adore les coups.

ENSEMBLE.

ANTÉNOR.

Ce soufflet m'amorce, etc.

CONSTANTINE.

En vain je m'efforce, etc.

(Constantine sort par la droite, en riant.)

SCÈNE V.

ANTÉNOR, puis ROSE*.

ANTÉNOR, voulant la suivre.

Mademoiselle, croyez bien que mon amour seul...

ROSE, paraissant à la porte de la chambre où est entrée sa maîtresse.

On ne passe pas...

ANTÉNOR.

Je n'ai qu'un mot à...

ROSE.

Et moi, je vous dis que quand bien même vous seriez le petit caporal... on ne passe pas.

ANTÉNOR.

Mais, grenadier, tu m'affliges beaucoup, tu ne sais donc pas à quel point je t'aime ?

ROSE.

Vous aimez ma maîtresse ?

ANTÉNOR.

Comme un lion.

ROSE.

Je vous plains, alors.

ANTÉNOR.

Pourquoi ça ?

ROSE.

Primo d'abord, elle ne veut pas se marier.

ANTÉNOR.

Oh ! à la rigueur, ça... ça me serait égal :

ROSE.

Vous dites ?

ANTÉNOR.

Rose, dis-moi qu'elle m'aimera.

* Anténor, Constantine.

** Anténor, Rose.

ROSE.

Est-ce que je le sais, moi ?

ANTÉNOR.

Dis-le tout de même, Briquette, qu'est-ce que ça te fait ?

ROSE.

Eh bien ! oui, elle vous aimera, na. Maintenant, j'espère que vous aller filer ?

ANTÉNOR.

Filer ! quand j'ai l'espoir d'être aimé d'elle !... car vous l'avez dit, madame Bou-Taba.

ROSE.

Mais...

ANTÉNOR.

Que faut-il faire pour toucher son cœur ? Tu dois savoir ça ! Aime-t-elle les cachemires, les diamants, les marrons glacés, les oranges ? Voyons, Rose, parle, éclaire-moi. Si tu veux me servir, je te donnerai une robe de mérinos bleu et un chapeau de paille noir.

ROSE.

Ça ne me tente pas.

ANTÉNOR.

Je te ferai ton portrait, en homme.

ROSE.

Ca m'irait mieux.

ANTÉNOR.

Et j'y joindrai une carabine et cinquante bouteilles de rhum.

ROSE.

De la Jamaïque ?

ANTÉNOR.

Oui... la carabine.

ROSE.

Eh bien ! tenez, quoique pékin, vous me plaisez, et je veux bien vous indiquer la route à suivre. (*Elle fait le mouvement des cantonniers du chemin de fer.*)

ANTÉNOR.

Ah ! cette bonne Briquette.

ROSE.

Voici ce que ma maîtresse disait, pas plus tard que ce matin ; écoutez bien.

ANTÉNOR.

J'écoute avec soin.

ROSE.

« Pour que j'en vienne à aimer quelqu'un, il faudra que ce »
 » quelqu'un ne ressemble à personne. »

ANTÉNOR.

« Diable! on dit que je ressemble à mon père; on cite même »
 » ça comme une rareté. »

ROSE.

« Qu'il n'agisse pas comme tout le monde. »

ANTÉNOR.

« Je ne sais comment font les autres, moi. »

ROSE.

« S'il me fait la cour, ça m'ennuiera, et je l'enverrai pro- »
 » mener. »

ANTÉNOR.

« Je ne lui ferai pas la cour. »

ROSE.

« Mais s'il a la prétention de m'obtenir sans me faire la cour, »
 » je le flanquerai à la porte. »

ANTÉNOR.

« Diable! c'est gênant, ça. »

ROSE.

« Enfin, Monsieur, si j'ai bien compris, il faut que le patient »
 » fasse en un jour le chemin que les autres font en six mois. »

ANTÉNOR.

« Fichtre! »

ROSE.

« C'est-à-dire qu'il doit remplir toutes les formalités d'usage, »
 » telles que visites, bouquets, billets doux, mais vivement... sans »
 » ça... bernique! et s'il ne les remplit pas, rebernique. »

ANTÉNOR.

« Ah ça, mais, elle veut donc épouser un escamoteur? »

ROSE.

« Faut croire... Ah! une idée, Monsieur!.. si, pour la toucher, »
 » tout d'un coup, vous vous battiez pour elle? »

ANTÉNOR.

« Avec qui? »

ROSE.

« Avec le premier venu. »

ANTÉNOR.

« Mais, s'il me tue... le premier venu? »

ROSE.

« Je n'y pensais pas. »

ANTÉNOR.

Moi, j'y pense.

ROSE.

Ah!.. autre chose!

ANTÉNOR.

Oui, autre chose.

ROSE.

Mademoiselle monte à cheval tout à l'heure...

ANTÉNOR.

Eh bien ?

ROSE.

Avant de partir, je fais boire du vin blanc à Zamore ; il prend le mors aux dents ; monsieur se jette au devant de lui ; il foule aux pieds monsieur, et...

ANTÉNOR.

Autre chose ! je demande autre chose !..

ROSE.

Ah ! ma foi !..

ANTÉNOR.

J'ai trouvé !

ROSE.

Vraiment ?

ANTÉNOR.

Je m'en vais*.

ROSE.

C'est plus tôt fait.

ANTÉNOR.

Tu ne sais pas pourquoi je m'en vais ?

ROSE

Non !

ANTÉNOR.

C'est afin de pouvoir revenir ; car tu comprends bien que je ne pourrais pas revenir, si je ne m'en allais pas !

ROSE.

C'est clair !

ANTÉNOR.

Eh bien ! voilà mon plan, qu'en dis-tu ?

ROSE.

Je dis que vous avez perdu la tête ; mais ça vous regarde.

ANTÉNOR.

Vous verrez, madame Ben-Voyou, tu verras... yeuve Bou-Taba... à bientôt!... (*Il sort.*)

* Rose, Anténor.

SCENE VI.

ROSE, puis CONSTANTINE,*

ROSE.

Il est toqué!

CONSTANTINE, *entr'ouvrant sa porte.*

Il est parti ?

ROSE.

Oui, mamzelle... il est parti... toqué.

CONSTANTINE.

Quel drôle de corps!

ROSE.

Il m'a chargé de vous dire qu'il vous aimait.

CONSTANTINE.

Oui, je le sais, il me l'a assez répété.

ROSE.

Et ça ne vous a rien fait ?

CONSTANTINE.

Si... ça m'a ennuyée.

ROSE.

Vrai!... et bien! ça métonne; moi, il m'amuse... il est cocasse, c't homme!... et je crois qu'il ne serait pas trop embêtant!.. pour un mari.

CONSTANTINE.

C'est possible!.. mais bah!.. d'ailleurs il est parti... qu'il aille se promener!.. je vais en faire autant. (*Elle met son chapeau, on sonne.*)

ROSE.

Ah! bon! c'est une visite, mamzelle; voilà votre promenade manquée!...

CONSTANTINE.

Dis que je n'y suis pas. (*Rose va sortir, un valet paraît.*)

SCENE VII.

LES MÊMES, UN VALET, puis ANTÉNOR.

LE VALET, *annonçant.*

Monsieur Anténor Duroseau !

CONSTANTINE.

Encore lui! (*Elle s'assied à gauche.*)

ANTÉNOR.

Mademoiselle, je vous salue; je vous dérange peut-être?*

* Rose, Constantine.

** Constantine, Anténor, Rose.

ROSE.

Mais oui...

ANTÉNOR, *s'asseyant près de Constantine.*

Vous vous êtes toujours bien portée, depuis la dernière visite que j'eus l'honneur de vous faire ?

CONSTANTINE, *étonnée.*

Ah ça, monsieur, que signifie ?

ANTÉNOR.

Vous allez voir. (*Continuant.*) Il fait un temps magnifique ; j'espérais vous rencontrer au bois... Vous amusâtes-vous au dernier raout de la princesse Chikanof ?

CONSTANTINE.

Mais, monsieur...

ANTÉNOR.

Ne m'interrompez pas, je vous en prie. (*Continuant.*) Avez-vous lu le dernier roman de madame Sand ? On donne ce soir une pièce nouvelle aux Italiens... Les manches pagode ne sont plus de mode... Le ministère est changé. (*Il regarde à sa montre et se lève.*) Je vous demande pardon de vous quitter si tôt...

CONSTANTINE.

Si tôt!...

ANTÉNOR.

Mais, je craindrais de devenir importun en prolongeant cette visite... J'ai bien l'honneur de vous saluer. (*Il salue et sort, Les deux femmes se regardent.*)

SCENE VIII.

CONSTANTINE, ROSE, puis ANTÉNOR.*

CONSTANTINE.

Qu'est-ce que cela signifie ?

ROSE, *riant.*

J'allais vous le demander.

CONSTANTINE.

Rose... va défendre ma porte ; dépêche-toi.

ROSE.

Oui, mamzelle. (*Elle sort par le fond. Anténor, qui est entré, s'efface derrière le rideau de la croisée de droite.*)

CONSTANTINE.

En vérité, cela ressemble à une mystification.

ANTÉNOR, *toussant.*

Hein ! hein !**

* Constantine, Rose.

** Anténor, Constantine.

CONSTANTINE, *se retourne.*

Encore ?

ANTÉGOR, *entrant cérémonieusement.*

Mademoiselle, je vous salue ! je vous dérange peut-être ?

CONSTANTINE.

Ah ! c'est trop fort !

ANTÉGOR.

Vous vous êtes toujours bien portée, mademoiselle, depuis la dernière visite que...

CONSTANTINE, *allant vivement à la cheminée.*

Monsieur, je vais décidément vous faire jeter à la porte.

ANTÉGOR, *remontant à la cheminée.*

A la porte ?

CONSTANTINE, *descendant.*

Oui, monsieur.

ANTÉGOR.

Pardon ; la veuve Bou-Taba m'a fait observer très-judicieusement qu'il y avait de nombreuses formalités à remplir avant de demander à la femme qu'on aime, et son cœur et sa main. Ainsi, il y a les visites, les lettres, les bouquets, les cadeaux !

CONSTANTINE.

Les cadeaux ?

ANTÉGOR.

Les petits cadeaux : on dit que ça entretient l'amitié.

CONSTANTINE.

Mais enfin, enfin !...

ANTÉGOR.

Enfin, mademoiselle, depuis une heure je suis venu vous voir trois fois ; je vais sortir dans cinq minutes, je rentrerai dans dix ; et, à la fin de la journée, je vous aurai rendu cinquante visites.

CONSTANTINE.

Cinquante visites !...

ANTÉGOR.

Nous passerons ensuite aux lettres, aux bouquets... (*Un domestique paraît avec un bouquet.*) Eh ! tenez... j'y arrive !

LE DOMESTIQUE.

Pour mademoiselle.

ANTÉGOR, *prenant le bouquet.*

Premier bouquet. (*Il le présente à Constantine qui lui tourne le dos ; alors, il le pose sur le guéridon.*)

CONSTANTINE.

Mais, c'est une véritable persécution.

SCÈNE IX.

LES MÊMES, ROSE, un bouquet à la main.

ROSE, entrant.

La consigne est donnée, mademoiselle (*Apercevant Anténor.*)
Tiens! par où donc êtes-vous entré?

ANTÉNOR.

Par la cheminée. (*Un deuxième valet paraît, un bouquet plus gros que le précédent à la main.*)

LE VALET.

Pour mademoiselle.

ANTÉNOR, même jeu.

Deuxième bouquet!

ROSE, prenant le bouquet.

Ah! qu'il est beau! (*Elle le présente à Constantine.*)

CONSTANTINE, le prenant.

Oh! quel supplice! (*Elle le jette à terre.*)

LE VALET, paraissant à la porte avec un énorme bouquet.

Pour mademoiselle.

ANTÉNOR, gravement.

Troisième bouquet!

ROSE.

Encore un! (*Courant à la porte et renvoyant le valet.*) Il n'en faut plus! Ah bien! elle est trop forte, celle-là! (*Elle éclate de rire.*)

CONSTANTINE.

Comment, Rose, vous riez?

ROSE.

Ma foi! mamzelle, ce n'est pas ma faute; je n'ai pas pu m'en empêcher.

CONSTANTINE.

Taisez-vous. (*A Anténor qui s'assied à la table.*) Que veut dire cette plaisanterie?

ANTÉNOR.

C'est le prologue, mademoiselle*.

CONSTANTINE.

Le prologue! Que faites-vous donc, monsieur?

ANTÉNOR.

Je vous écris.

CONSTANTINE.

Vous m'écrivez, à moi?

* Constantine, Rose, Anténor.

ANTÉNOR, *écrivant.*

« 1^{er} octobre 1850. »

ROSE.

Comment ? mais c'est aujourd'hui le 15.

ANTÉNOR, *écrivant toujours.*

Je le sais bien... Mais je remonte... je remonte le courant..
(*Chantant :*)

Du fleuve de la vie.

CONSTANTINE.

Monsieur, aurez-vous bientôt fini ?

ANTÉNOR.

Quelques lignes encore, et je suis à vous.

CONSTANTINE, *frappant du pied.*

Ah !

ROSE, *bas à Constantine**.

Dites-donc, mamzelle, vous en vouliez un qui ne s'y prit pas comme tout le monde, je crois que vous y avez la main.

ANTÉNOR, *qui a plié sa lettre, agile la sonnette qui est sur la table. Rose va près de lui.*

Pour mademoiselle Cavalier, pressée. (*Il donne de l'argent à Rose.*)

ROSE, *étonnée.*

Eh bien ?

ANTÉNOR.

J'affranchis. (*Il se remet à écrire. Rose remet la lettre à Constantine.*)

ROSE, *riant.*

Une lettre pour mamzelle.

CONSTANTINE.

C'est trop d'impertinence ! (*Elle déchire la lettre et s'assied à gauche.*)

ANTÉNOR, *qui écrit toujours.*

C'est égal, elle compte toujours. (*Ecrivant.*) 15 octobre.

ROSE, *riant.*

Comment ! il y a déjà quinze jours ?

ANTÉNOR.

Il y aura tout à l'heure un mois. (*Il a plié la lettre et sonne de nouveau. Même jeu de Rose.*)

* Rose, Constantine, Anténor.

** Constantine, Rose, Anténor

ANTÉNOR.

Pour mademoiselle Cavalier, très-pressée... (*Il donne la lettre à Rose et se remet à écrire.*)

ROSE.

Pour mademoiselle Cavalier... très-pressée !

ANTÉNOR.

Vingt octobre... minuit.

ROSE.

Minuit !

CONSTANTINE, *riant.*

Ah ! ah ! ah ! en vérité, j'aurais tort de me fâcher de vos actions, monsieur, car vous êtes insensé. Rose, jette cela au feu.

ROSE.

Oh ! laissez-moi voir un peu, mademoiselle.

CONSTANTINE.

Oh ! mon Dieu, lis si tu veux.

ANTÉNOR, *sonnant.*

Toujours pour mademoiselle Cavalier ; plus pressée que jamais.

ROSE.

Plus pressée que jamais ! (*Lisant.*) « Cruelle, je ne peux plus » vivre ainsi... »

ANTÉNOR, *écrivant.*

« Quinze novembre... Ma chère Constantine.

CONSTANTINE.

Ah ! c'est comme ça ?.. eh bien, je vais vous répondre...

ROSE, *lisant.*

« Quand j'aurai fait un malheur vous serez bien avancée, n'est-ce pas ?.. c'est pourtant ce qui vous pend au nez.

ANTÉNOR.

« Mon ange adoré !.. »

CONSTANTINE, *écrivant et parlant.*

« Monsieur, vous êtes un importun... un fat !.. »

ROSE, *lisant.*

« Pend au nez, avec lequel j'ai l'honneur d'être... »

CONSTANTINE.

« Vous m'agacez, vous me crispez, tout en vous me déplaît... »

ANTÉNOR.

« Il est donc sorti de ton âme, ce secret qu'ont trahi tes yeux... »

ROSE, *lisant.*

« Vous m'aimerez. »

ANTÉNOR, *de même.*

« Tu m'aimes !... »

CONSTANTINE, *écrivait.*

« Je vous déteste. »

ANTÉNOR, *se levant.*

Ah ! mademoiselle, je ne vous l'ai pas fait dire...

CONSTANTINE.

Quoi donc, monsieur ?

ANTÉNOR.

Vous me détestez, vous en faites l'aveu ? oh ! je l'ai bien entendu !

CONSTANTINE, *se levant.*

Oui, monsieur, je vous déteste !

ANTÉNOR.

Je n'en demande pas davantage... La glace est rompue... l'indifférence a fui !.. je suis le plus heureux des hommes !

CONSTANTINE.

Nous allons jeter monsieur par la fenêtre.

ROSE, *relevant ses manchettes.*

Tout de suite... allons !... oh !...

ANTÉNOR.

Je veux bien ; mais, pardon... M'épouserez-vous après, si je ne suis pas cassé ?

CONSTANTINE.

Il est insupportable.

ROSE, *frappée.*

Ah !.. attendez, mamzelle, j'ai une idée. (*A Anténor.*) Monsieur, il y a encore une formalité à remplir.

ANTÉNOR.

Laquelle ?

ROSE.

Mais, celle des cadeaux !

CONSTANTINE.

Y penses-tu ?..

ROSE, *à Constantine.*

Minute !...

ANTÉNOR.

Les cadeaux... eh bien ?

* Constantine, Anténor, Rose.

ROSE.

Eh bien ! remplissez-la, séance tenante, sans sortir d'ici...

ANTÉNOR.

Sans sortir d'ici!...

ROSE.

Et nous vous épouserons.

ANTÉNOR.

Bien vrai ?

CONSTANTINE.

Mais non !

ANTÉNOR.

Oh !... je vous prends au mot !... il n'y a plus à s'en dédire !..
(*Il remonte.*)

CONSTANTINE.

Du tout, monsieur... Je vous défends bien !...

ANTÉNOR, *près de la porte.*Par ici !... par ici !... (*Il sort.*)

CONSTANTINE.

Encore une nouvelle extravagance. (*A Rose.*) Aussi, c'est ta faute !ANTÉNOR, *rentrant avec deux vases.*Deux étrusques que je vous supplie d'accepter. (*Il les pose sur le guéridon à gauche, et sort.*) -

CONSTANTINE.

Mais que faire?... Que devenir ?

ROSE.

Mademoiselle, voulez-vous que j'aille chercher la garde ?

ANTÉNOR, *rentrant avec deux autres vases.*Ainsi que ce vieux Japon... (*Il les pose sur la cheminée, et sort.*)

CONSTANTINE.

Briquette, jette-moi tout ça dans la rue !

ANTÉNOR, *rentrant un requin empaillé sous le bras, et un tableau sous l'autre.*

Ce requin empaillé...

ROSE et CONSTANTINE, *reculant en poussant un cri.*

Ah !... la vilaine bête !...

ANTÉNOR.

Et ce tableau ?.. Mon dernier tableau. (*Il pose le tableau dans le fauteuil près de la cheminée.*)

CONSTANTINE.

Monsieur, je vous ordonne de dire à vos hommes... (*Ici l'on aperçoit à travers la glace sans tain plusieurs hommes portant divers meubles qu'ils placent au fur et à mesure dans la salle à manger.*)

ANTÉNOR.

Ce meuble de Boule, idem, en vieux laque... Idem, en vieux chêne... Ce bahut renaissance et ce salon rococo...

CONSTANTINE, *riant.*

Ah! ah! ah! décidément il est fou!

ROSE.

Il déménage!...

ANTÉNOR.

Au contraire! j'emménage!!

CONSTANTINE.

J'espère, monsieur, que vous allez faire remporter toute cette menuiserie...

ANTÉNOR.

Impossible... Mes hommes sont partis.

CONSTANTINE.

Eh bien, monsieur, faites-la reprendre demain, et allez au diable!...

ANTÉNOR.

J'irais volontiers, pour vous être agréable, mais je ne sais pas où c'est.

ROSE, *poussant un cri.*

Ah! * (*Regardant le tableau.*) Mamzelle, mamzelle... C'est la prise de Blidah!

CONSTANTINE, *remontant.*

La prise de Blidah!...

ANTÉNOR.

En effet!

CONSTANTINE, *s'approchant du tableau.*

Ciel!... cet officier qui tombe dans les bras d'un jeune homme... C'est lui!... c'est mon frère!

ANTÉNOR.

Bah!

ROSE.

Et ce jeune homme?

CONSTANTINE.

C'est moi!

* Rose, Constantine, Anténor.

ANTÉGOR.

Vous, Mademoiselle! vous êtes un jeune homme? non je veux dire... Mais alors... souvenez-vous... Celui qui vous a portée dans ses bras jusqu'à l'ambulance...

CONSTANTINE.

Barbe longue! grand chapeau! un homme de mauvaise mine,

ANTÉGOR.

C'était moi!

CONSTANTINE, *redescendant.*

Hein! c'était lui!

ROSE, *regardant toujours.*

Ah! me voilà, aussi, moi avec mon tonneau. Oh! c'est frappant! Ah! monsieur, il faut que je vous embrasse!

ANTÉGOR.

Comment donc! (*Il va à Constantine.*) Vous permettez?...

CONSTANTINE.

A une condition...

ANTÉGOR.

Laquelle?

CONSTANTINE, *montrant le tableau.*

C'est que vous me vendrez ce...

ANTÉGOR.

Vous le vendre? mais puisqu'il fait partie de notre... (*se reprenant*) de votre mobilier...

CONSTANTINE, *hésitant.*

Mais si, de ce mobilier, je ne voulais garder que ce tableau?

ANTÉGOR.

AIR de *Pauvre Jacques.*

Je le vois bien, j' n'ai pas su m' faire comprendre;

De moi, du moins, gardez ce souvenir...

— Mon mobilier, je le ferai reprendre...

Mais j' n'aurai pas longtemps à m'en servir.

ROSE, *pleurant.*

Pauvre pékin, va...

CONSTANTINE, *à part.*

Après tout, je lui dois la vie... et tout ce qui me reste de mon frère. (*Haut.*) Allons! vous êtes un brave garçon; et je vous pardonne votre volume de folies, en faveur de cette page. (*Elle désigne le tableau et lui donne la main.*)

ANTÉGOR.

Vous consentez?

* Constantine, Rose, Antégor.

Je consens.

CONSTANTINE.

ANTÉSOR.

Enfin ! (*Il lui baise la main avec transport. Changeant de ton.*)
Mais, comme vous pourriez vous dédire, filons chez le notaire.

CONSTANTINE.

Comment, monsieur, vous voulez...

ANTÉSOR.

Oh ! ce sera bientôt fait !... Monsieur Duroseau, peintre, et
mademoiselle Cavalier, militaire.

ROSE.

Mais les bans, monsieur.

ANTÉSOR, *décrochant un tambour et le donnant à Briquette.*

AIR de *Gothon* (3^e acte).

Les bans ?... Eh bien ! ma Briquette, ici-même,
Tambour battant va nous les publier.

ROSE.

Compris !

CONSTANTINE.

Monsieur !...

ANTÉSOR.

Mad'moisel', je vous aime ;

A votre cœur mon cœur veut s'allier.

CONSTANTINE.

Si promptement ?

ANTÉSOR.

Tambour battant !

Puisqu'à l'amour on a planté des ailes,

Plan, ran tan plan (*bis*),

C'est pour qu'il fasse son chemin lestement.

CONSTANTINE.

Mais...

ANTÉSOR.

Ran tan plan !

CONSTANTINE.

Cependant...

ANTÉSOR.

Ran tan, plan !

CONSTANTINE.

Je crains...

ANTÉSOR.

Ah ! sur ces paroles cruelles

TAMBOUR BATTANT.

Un roulement !

Ran tan plan... (*bis*)

Signez, signez mon bonheur promptement.

CONSTANTINE.

A semblable folie

Je ne puis consentir.

ANTÉNOR.

Craignez-vous, chère amie,

De vous en repentir?

CONSTANTINE.

Mais...

ANTÉNOR.

Essayez, de grâce,

De votre prétendu ;

Et vous... mais le temps passe,

Et c'est du temps perdu !

CONSTANTINE, *au public.*

REPRISE DE L'ENSEMBLE.

Vous l'avez vu, l'amour, dans cette affaire,

En peu de temps a changé mon destin.

Mais il nous reste `encor beaucoup à faire :

Car vous pouvez nous laisser en chemin.

ROSE.

Plan, ran tan plan !

Ce soir, en plan

Vous n' voudrez pas que nous restions, sans doute,

D'une déroute

Préservez-nous...

Nous perdriions la bataille sans vous !

ANTÉNOR et CONSTANTINE, *ensemble, battant des mains.*

Plan, ran tan plan,

Signez, par un roulement

A nos amours une feuille de route ;

Plan, ran tan plan,

Ran tan plan (*bis*),

Et laissez-les passer tambour battant !

* Rose, Constantine, Anténor.

FIN.